



Cahiers d'histoire

42-3/4 | 1997
L'animal domestique

Liliane BODSON [dir.], *L'animal de compagnie : ses rôles et leurs motivations au regard de l'histoire*, Liège, Université de Liège/Institut de zoologie, 1997, 162 p.

Éric Baratay



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/327>

DOI : 10.4000/ch.327

ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1997

ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Éric Baratay, « Liliane BODSON [dir.], *L'animal de compagnie : ses rôles et leurs motivations au regard de l'histoire*, Liège, Université de Liège/Institut de zoologie, 1997, 162 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 42-3/4 | 1997, mis en ligne le 14 mai 2009, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ch/327> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ch.327>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Liliane BODSON [dir.], *L'animal de compagnie : ses rôles et leurs motivations au regard de l'histoire*, Liège, Université de Liège/Institut de zoologie, 1997, 162 p.

Éric Baratay

- 1 Ce huitième volume des colloques d'histoire des connaissances zoologiques a l'immense mérite d'aborder le phénomène complexe, aussi bien historiquement que sociologiquement, de l'animal de compagnie. Un sujet encore peu travaillé par les chercheurs en sciences humaines en dépit de son importance croissante dans les sociétés occidentales. C'est pourquoi l'ouvrage vise moins à présenter des travaux de fond qu'à susciter des échanges de vues entre philosophes, historiens, psychologues et vétérinaires. À lire les communications et les vives discussions qui suivirent, on ne peut que constater qu'il a atteint son but et qu'il révèle bien les difficultés à s'entendre sur les approches et les méthodes, ainsi qu'à préciser la notion d'animal de compagnie, à repérer son évolution dans le temps, à dégager des facteurs et des motivations crédibles.
- 2 À partir de l'extension actuelle du choix des animaux de compagnie à de nouvelles bêtes (serpent, tortue, hamster, poisson rouge, etc.), le philosophe Jean-Louis Labarrière développe l'idée intéressante d'une nécessaire distinction des définitions : l'animal de compagnie n'est pas forcément un animal domestique ni un animal familial (au sens de connu) ; il n'est pas obligatoirement l'aboutissement d'un processus de domestication ; la relation à l'homme est différente, de nature individuelle. L'animal de compagnie est un animal personnalisé destiné à symboliser auprès de l'homme le sauvage, la nature, tels qu'il se les représente. Si cette analyse à l'intérêt de mettre l'accent sur la complexité des aspects actuels, elle paraît délicate à transposer dans le passé,

notamment aux XVIIe-XIXe siècles qui voient se développer le phénomène, car la recherche du sauvage n'était pas le facteur primordial.

- 3 Pourtant le préhistorien Marcel Otte la reprend à son compte en montrant qu'il existe un décalage de 14 à 7 000 ans entre l'apparition préalable des espèces de compagnies et celle des domestiques destinées au travail ou à la boucherie. Certains animaux sauvages ont perdu leur sacralité, ont été intégrés au groupe tout en restant des médiateurs avec la nature et sont devenus des auxiliaires répondant à des besoins ludiques, affectifs, existentiels. Mais la liaison effectuée par l'auteur entre cette situation et l'actuelle fait peu de cas des évolutions intermédiaires.
- 4 Les textes suivants insistent justement sur la difficulté des civilisations anciennes et médiévale à penser notre notion d'animal de compagnie. Henri Limet montre que le Proche-Orient ancien ne connaissait que l'animal sauvage chassable ou le domestique voué aux travaux ou à la boucherie. Certaines espèces (chien, âne, ours, singe) étaient considérées comme des collaborateurs pour garder, chasser, transporter, amuser, et c'est cela qui leur donnait le statut particulier non pas d'animaux de compagnie mais d'animaux compagnons. André Finet prouve qu'en Mésopotamie, des oiseaux sauvages étaient apparemment gardés en cages, mais il est difficile de savoir s'ils étaient voués à l'agrément ou à l'alimentation. Emmanuelle Rassart-Eeckhout montre que le chat, arrivé en Occident dès l'antiquité, garde un statut ambigu durant le Moyen Âge : bien que toléré et parfois recherché, il n'est pas considéré comme un ami de l'homme. Les multiples préjugés qui l'entourent empêchent de le transformer en animal de compagnie à la différence de certains chiens et d'oiseaux. Il faut attendre le XVIe siècle pour que son image commence à évoluer.
- 5 Les trois communications suivantes, présentées par des psychologues et des vétérinaires, évoquent la situation actuelle. On est étonné, à la lecture d'au moins deux d'entre-elles, par certains aspects qui illustrent bien les travers et les difficultés de la recherche sur le sujet : aucune étude de témoignages, aucune enquête de terrain, une réflexion sur les motivations à partir de statistiques sur lesquelles on plaque des interprétations sans les vérifier, ou à partir d'une littérature philosophique ou sociologique qui, ayant sans doute cru à un sujet mineur, s'est cru autorisée à une réflexion minimale et qui véhicule de livre en article les mêmes clichés, tel l'inévitable et éculé animal substitut d'enfant dont de rares enquêtes ont montré la fragilité. D'où des théories indémontrées et indémontrables (l'animal comme substitut de congénère tribal !) comme si la proximité du phénomène suggérait sa connaissance intuitive et dispensait de toute étude empirique. L'absence de perspective historique, qui fait méconnaître qu'il s'est produit une extension sociologique du phénomène après 1945 et non une naissance, conduit à des contresens à force de vouloir le faire coller aux bouleversements sociaux actuels. Finalement, ces travaux révèlent beaucoup plus sur leurs auteurs que sur le sujet soi-disant étudié. Il est frappant de constater qu'il y a souvent à la base des explications l'idée que tout provient d'une perturbation des rapports humains, que l'animal comble un manque, est le signe d'un malaise de la civilisation, ce qui sous-entend, une fois de plus, que le bon rapport à l'animal n'est pas celui qui se construit mais celui d'autrefois, transformé inconsciemment en modèle normatif.
- 6 Pour conclure, on souscrita à l'avant-propos agacé de Jean-Pierre Digard qui demande moins de spéculations prêtes à porter et plus d'investigations. Il n'empêche que ce volume, du fait même des débats et des polémiques qu'il suscite, est à lire et à méditer

car il montre toute l'ampleur et la difficulté du sujet et de la tâche à accomplir. On ne peut que remercier Liliane Bodson d'inviter chaque année chercheurs et lecteurs à ce travail de réflexion et on attend avec impatience la publication du colloque 1997.